



<http://cinemateur01.com>

# Cinémateur

Fiche n° 1518

Date de sortie : 23 août 2017

Nationalité : Français

Durée du film : 2 H 20

Du 23 au 29 août à l'Amphi

Du 30 août au 12 septembre à la Grenette

## 120 BATTEMENTS PAR MINUTE de Robin Campillo



Début des années 90. Alors que le sida tue depuis près de dix ans, les militants d'Act Up-Paris multiplient les actions pour lutter contre l'indifférence générale. Nouveau venu dans le groupe, Nathan va être bouleversé par la radicalité de Sean.

**Prix du Public : Festival de Cabourg 2017**

**Grand Prix : Festival de Cannes 2017**

**Prix Fipresci : Festival de Cannes 2017**

Robin Campillo est né au Maroc en 1962. En 1983, il rentre à l'IDHEC où il rencontre Laurent Cantet avec qui il collabore depuis la fin des années 1990 comme monteur et scénariste de L'EMPLOI DU TEMPS, ENTRE LES MURS, FOXFIRE CONFESSIONS D'UN GANG DE FILLES, et dernièrement L'ATELIER présenté au 70e Festival de Cannes dans la catégorie Un Certain Regard.

En 2004, il réalise son premier long-métrage, LES REVENANTS. EASTERN BOYS, son deuxième long métrage obtient le prix Orizzonti du meilleur film à la Mostra de Venise et est nommé aux César 2015 dans les catégories Meilleur film et Meilleur réalisateur.

### Entretien avec Robin Campillo (extraits du dossier de presse)

#### **Avant de faire ce film, qu'est-ce qu'Act Up-Paris représentait pour vous ?**

J'ai rejoint Act Up en avril 1992. C'est à dire 10 ans après le début de l'épidémie. En tant que gay, j'avais vécu les années 80 assez difficilement dans la peur de la maladie. Au début des années 90, je tombe sur une interview télévisée de Didier Lestrade, l'un des fondateurs de l'association. Il y parle de « communauté sida » composée, selon lui, des malades, de leurs proches et du personnel médical qui affrontent cette épidémie dans une forme d'indifférence de la société. Ce discours rompait un silence qui avait duré presque dix ans. C'est à ce moment-là que je décide de rentrer à Act Up.

Dès ma première réunion, j'ai été stupéfait par l'espèce de jubilation du groupe, alors que nous vivions les années les plus dures de l'épidémie. La parole était libérée. Les gays qui pendant les années 80 avaient subi l'épidémie, devenaient, collectivement et publiquement, les acteurs de la lutte. Et avec eux d'autres personnes touchées par le sida qui pouvaient penser l'épidémie depuis leur expérience personnelle d'usager de drogues, d'ancien prisonnier, d'hémophile, etc. Ils s'étaient formés à la maladie, à la technicité des discours médicaux et politiques, dans un travail collectif d'empowerment.

Mais Act Up, c'étaient surtout des personnalités très fortes qui auraient eu peu de raisons de se rencontrer dans d'autres circonstances. La force du groupe venait sans doute de l'électricité qui existait entre des personnes qui apprenaient à forger un discours commun malgré leurs différents.

À Act Up, j'ai été un militant de base, mais assez actif. Je participais à la commission médicale mais j'ai surtout fait beaucoup d'actions, dont certaines ont inspiré le film. Il faut bien comprendre qu'à l'époque, l'idée même de parler de préservatif dans les lycées ou de plaider pour l'échange des seringues chez les usagers de drogues n'allait pas de soi. L'homophobie était encore presque une norme. On l'a oublié : quand une société évolue, comme elle l'a fait depuis, elle développe une sorte d'amnésie sur ce qui l'a précédée.

#### **Comment qualifieriez-vous le film ? Est-il autobiographique ? S'agit-il d'une reconstitution ?**

Le film est clairement une fiction. Et même si j'ai essayé de reconstituer pas mal de débats et d'actions qui avaient eu lieu alors, je les ai agencés librement par rapport à la vérité historique.

On peut reconnaître ici ou là différents traits de caractère de personnalités qui ont marqué l'histoire du groupe.....

#### **Y avait-il une urgence particulière à faire ce film aujourd'hui ?**

Si on fait tel film plutôt qu'un autre à un moment particulier, c'est sans doute parce que cela répond à une nécessité. Si j'ai voulu évoquer cette histoire, c'est que j'éprouvais un manque, qui ne se résume pas à de la nostalgie. Je ne crois pas que le cinéma puisse

avoir une incidence politique directe. Il ne s'agit pas de prétendre remédier à ce qui ne va pas aujourd'hui. Je le dis sans nostalgie : impossible de regretter la violence de ces années. À l'arrière-plan du film, il y a la tristesse d'avoir perdu ces personnes qu'on admirait, qu'on aimait, avec qui on riait. Mais je pense encore plus à ceux d'entre nous qui ont survécu, et qui se battent toujours aujourd'hui contre la maladie.

***Le film de Robin Campillo raconte les débuts d'Act'Up et la furie magnifique de ses membres. S'il devait manquer au palmarès, ce serait à désespérer de Cannes.***

...La topographie du récit est divisée en quatre : les AG (assemblées générales), toujours dans le même amphi d'université, pour échanger et décider des actions à venir ; les actions elles-mêmes - happenings musclés auprès des institutions, intrusions dans les labos pharmaceutiques, distributions sauvages de capotes dans les lycées, manifs durant la gay pride - ; la relation intime à la maladie à travers le couple qui se forme entre le séropo Sean, forte tête du groupe, et le séronégatif Nathan, nouveau venu qui fait tourner les têtes ; et les parenthèses nightclubbing, filmées comme des bulles en suspens, détachées du réel.

"120 Battements par minute" est une œuvre-somme pour Robin Campillo en ceci qu'il réunit les motifs de ses trois précédents films - l'agora ("Entre les murs"), les vivants qui se savent morts ("les Revenants") et les laissés-pour-compte qui, pour exister, s'invitent de force chez les tenants du pouvoir ("Eastern Boys") - et s'impose comme le plus abouti. Le film balance sans cesse du collectif à l'individu, de l'entraide à la solitude, de la lutte à l'accablement, de l'euphorie au doute, de la vie à la maladie. Le corps - humain et social - et la parole - citoyenne et amoureuse -, s'y affrontent, s'emboîtent et se percutent sans cesse.

Que les compagnons de lutte s'écharpent joyeusement autour des slogans à adopter ("Sida, on meurt : l'indifférence demeure", "Du latex pour mon gros sexe ; des molécules pour qu'on s'encule") ou que la mort vienne les cueillir tels des petits soldats au champ de bataille, Campillo les filme toujours à la bonne distance, naturaliste, s'offrant de fugaces mais puissantes envolées lyriques: des particules de poussière flottant dans l'air comme autant de vies en suspens ou cette vision de Paris traversé par un fleuve rouge vif, artère contaminée d'une capitale impuissante face à la maladie qui se propage, renvoyant au projet fantasmé par Act'Up de verser du faux sang dans la Seine. La BO house garage d'Arnaud Rebotini se charge, quant à elle, de rappeler que l'époque, celle d'avant la trithérapie, était aussi à cette révolution-là.

Le sida, ce qu'il a représenté pour la communauté gay et la société et, par extension, ce qu'il en reste aujourd'hui, avait-il, un jour, été raconté et incarné avec une telle intelligence politique, cinématographique et émotionnelle ? Pas sûr. De la palme d'or au prix d'interprétation masculine pour Nahuel Pérez Biscayart, "120 BPM" peut prétendre à tous les prix, sauf peut-être celui d'interprétation féminine - le rôle d'Adèle Haenel y est mineur. S'il venait à manquer au palmarès, ce serait à désespérer des jurys cannois. **(Nicolas Schaller – L'Obs – Publié le 22/05/2017)**

***Avec « 120 battements par minute », les corps en lutte d'Act Up conquièrent les cœurs  
La tragédie de Robin Campillo bouleverse en retraçant le combat de l'association contre les ravages du sida.***

### **« La communauté sida »**

...Dans le petit amphi éclairé au néon où se soude une communauté transcendant les classes sociales, les nationalités, les genres et les statuts sérologiques (« la communauté sida », comme l'appelait Didier Lestrade, figure de proue du mouvement), la parole s'investit d'une puissance politique inédite et joyeuse. Symptôme d'une vitalité exacerbée par la menace de la mort, cette joie infuse toute la première partie du film qui, l'hymne *Smalltown Boy* de Bronski Beat en bandoulière, rend justice à l'inventivité de cette association flamboyante dont les actions subversives restent encore dans les mémoires, et au savoir que fabriquaient collectivement en son sein tous ces « ignorants », pour reprendre une terminologie de Jacques Rancière.

Là encore, c'est par les corps que tout passe, corps jeunes, débordant de vie, qui se cabrent dans la rue sous les assauts des policiers, qui pénètrent en trombe dans des institutions pour en saccager l'ordre, qui exultent la nuit sur le dancefloor au son d'une B.O. forgée dans la house du début des années 1990.

Inscrivant l'histoire d'Act Up-Paris dans ses interactions avec les autres grands acteurs de la lutte contre le sida en France, le film n'occulte rien des ratés, des tensions internes, des conflits que la maladie et l'angoisse rendaient d'autant plus cruels. La mort frappe évidemment, et à son approche, la joie finit, rappelant ces jeunes gens hier encore si fougueux à leur solitude scandaleuse face au crime odieux qui avance face à eux.

Mais c'est moins son travail qui arrache toutes ces larmes que le requiem qu'entonnent les vivants autour des défunts, faisant de leurs dépouilles, parce qu'ils n'ont pas d'autre choix, l'instrument déchirant d'une nouvelle action politique. L'image d'Adèle Haenel, le poing levé, le visage cramoisi, les yeux remplis de larme, qui n'arrive plus, tant elle suffoque, à scander ses slogans, est la plus bouleversante icône de ce début de Festival. **(Isabelle Regnier – Le Monde – Publié le 22/05/2017)**

Soirée-débat, **vendredi 1er septembre, 19 heures, à la Grenette**, avec 2 intervenants :

**Jacques PISARIK** (ACT UP Paris) et **Thomas GROBON** (AIDES - Bourg-en-Bresse)